

Une excursion dans le Jura.

(Faite par trois dames.)

C'était au mois d'août 1867, le temps paraissait être définitivement au beau, nous nous décidâmes à faire une course dans le Jura, et nous partîmes au nombre de trois personnes féminines. C'était bien un peu indépendant ; mais hélas ! les maris et les frères ont tant de peine à trouver un moment disponible lorsqu'il s'agit d'une partie de plaisir où seront leurs femmes ou leurs sœurs, que celles-ci sont bien obligées de s'aventurer sans eux. Du reste, nous ne comptons point quitter les routes battues et ne courions donc aucun danger.

En général, lorsqu'on part, on se sent plein d'une force et d'un courage qui semblent devoir être inépuisables, mais les jambes, mal aguerries encore, ne tardent pas, en gravissant la montagne surtout, à se sentir faibles et fatiguées ; aussi fûmes-nous charmées, une fois arrivées à l'asile du Mollendruz, chétive auberge bâtie dans un terrain fort aride, de quitter la grande route pour entrer dans un sentier qui nous conduisit au joli chalet du Pré de Joux, où nous savions trouver une gracieuse hospitalité chez des amis qui y passent l'été et qui, voyant apparaître nos figures échauffées par le soleil et la fatigue, se hâtèrent de nous offrir cette délicieuse crème traditionnelle qu'on mange avec délice, en se servant de cuillers en bois ouvragé ; celles que l'on nous donna étaient charmantes, et le *fruitier* en paraissait tout fier.

Nous passâmes là quelques heures d'un repos agréable, puis nous partîmes pour le Pont, en utilisant l'ancienne route qui offre deux avantages : celui d'abrèger la distance et celui surtout de vous permettre d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la jolie vallée de Joux lorsqu'on arrive au Mont du Lac, tandis qu'en suivant la nouvelle chaussée, vous ne la découvrez que petit à petit.

Cependant le ciel s'obscurcissait, et il soufflait un vent impétueux qui ne promettait rien de bon ; le lac, fort agité, venait se briser sur la rive en lames jaunâtres ; nous dûmes chercher un abri sous un hangar, afin de pouvoir tranquillement faire honneur à nos petites provisions de voyage.

Restaurées, nous recommençâmes la marche, nous rejoignant fort d'arriver au Lieu, but de notre première journée; nous n'y parvîmes pas avant d'avoir reçu une de ces fortes averses si fréquentes à la montagne; mais une halte de vingt-quatre heures passées au milieu des soins plus aimables nous redonna tout notre dernier entrain, et cela d'autant plus qu'on nous conduisit obligeamment jusqu'au Brassus, où nous voulions passer la seconde nuit. La route que l'on parcourt du Lieu à cet endroit est variée par quelques échappées sur le lac, par de nombreuses maisons isolées, des hameaux et des villages. Pendant que notre Bucéphale mangeait un picotin, nous allâmes faire honneur aux produits de l'excellent pâtissier du Sentier, localité charmante, où l'on peut se procurer tout ce qui est nécessaire ou même superflu. Au Brassus, nous descendîmes à l'hôtel de France, et, là encore, nous trouvâmes une nouvelle preuve de la civilisation si avancée à la montagne maintenant: les messieurs G., de Lausanne, commençaient ce soir même un cours chorégraphique, et de nos lits, que nous gagnâmes de bonne heure, nous entendions les: en avant, en arrière, une, deux, trois, etc. Pendant la nuit, nous entendîmes quelque chose de beaucoup moins agréable encore; c'est-à-dire une pluie tombant avec un zèle effrayant pour nous; elle était accompagnée d'un vent furieux qui ébranlait la maison et ôtait toute faculté de dormir, aussi nous levâmes-nous l'esprit aussi noir que le temps, ne sachant comment nous finirions cette course si bien commencée. Un bon déjeuner nous rendit un peu de gaieté, et profitant d'un moment où la pluie avait cessé, nous commençâmes à gravir la route du Marchairuz; elle est bonne, pas très rapide, mais longue, longue!... Lorsqu'on se croit au sommet, qu'on a même redescendu quelque peu, il se présente tout à coup une seconde côte à vos yeux consternés; mais enfin, toute contrée que l'on ne connaît pas encore est intéressante à étudier; nous remarquâmes des pierres très singulièrement groupées, ressemblant à un troupeau de moutons couchés dans l'herbe; nous fîmes une petite collection de fleurs qui, en général, sont semblables à celles de la plaine, hors cependant

quelques échantillons que nous cueillimes avec empressement. Le Jura n'a pas, dans une partie du moins, de flore qui lui soit bien particulière.

Enfin nous atteignîmes l'asile du Marchairuz, et, là, nous commençâmes la descente réellement interminable qui conduit à Gimel ; trois heures de route, mais embellie en certains endroits par la vue du lac et de ses beaux rivages. Cette pente du Jura diffère beaucoup de l'autre : du côté de La Vallée, de nombreux et beaux pâturages sont égayés par les chalets et leurs habitants, tandis que la pente opposée est infiniment plus boisée et accidentée çà et là par des rochers assez considérables.

La fatigue se faisait décidément sentir lorsque nous arrivâmes à Gimel, qui semblait fuir devant nous ; aussi nous entrâmes avec un vif plaisir dans le bel hôtel de l'Union, qui ne serait déplacé dans aucune ville et où de nombreux pensionnaires vont passer l'été pour jouir de l'air frais et pur procuré par le voisinage de la montagne. Introduites dans une petite salle à manger, nous demandâmes un dîner dont nous éprouvions impérieusement le besoin, mais surtout et d'abord un liquide quelconque encore plus pressant. Une petite femme de chambre d'une drôle de tournure, aux airs prétentieux et qui cherchait, par tous les moyens, à étaler son importance, nous fit attendre fort longtemps et reparut enfin apportant une nappe ! Hélas ! nous aurions bien préféré une carafe et nous le dîmes, en ajoutant que le trajet du Brassus à Gimel était assez long pour donner une violente soif.

— J'ignore où est le Brassus ! ne connaissant nullement la contrée, répondit l'aimable soubrette, mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il y a ici une énorme quantité de mouches et que leur nombre a doublé depuis la foire que nous eûmes avant-hier.

— Bien, bien, lui dis-je, il y en a partout, mais allez vite chercher du vin et de l'eau, s'il vous plaît.

— Bien, bien, lui dis-je, il y en a partout, mais allez vite chercher du vin et de l'eau, s'il vous plaît.

Un notable moment plus tard, elle revint tenant... la moitié d'un pain et disant qu'elle était si occupée, devant mettre la table d'hôte et ayant la tête si fatiguée depuis la foire qui avait donné tant de tracas deux jours auparavant. Enfin elle daigna nous donner des verres et le reste, puis elle commença à préparer méthodiquement le couvert en se plaignant que depuis cette malheureuse foire, les assiettes n'avaient pas encore été choisies.

Pendant que nous dinions, je lui demandai à quelle distance Aubonne était de Gimel ?

— Ah ! madame, je n'en sais rien en vérité ; nous avons eu la foire ces jours derniers, et je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter de ces sortes de choses !

— Bon !

Un moment après, je hasardai cette autre question :

— Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est, ma montre s'est arrêtée.

— Impossible de vous satisfaire, depuis avant-hier que nous eûmes une très grosse foire, je n'ai pu encore savoir où j'en suis, mais j'irai m'informer.

Heureusement elle sortit en disant cela, car nous ne pouvions plus retenir un fou rire qui éclata d'autant plus violent qu'il avait dû être comprimé. Il ne pouvait plus s'arrêter, et la dame de l'hôtel vint s'informer de ce qui nous arrivait ; je le lui dis en deux mots et nous reprîmes notre route.

Un poteau indicateur placé au bas du beau village de Gimel et montrant d'un côté Aubonne et de l'autre Rolle, nous décida subitement pour ce dernier endroit, et projetant aussitôt d'utiliser le bateau de quatre heures, si nous pouvions arriver à temps ; nous allongâmes le pas, au point de courir presque et nous eûmes la chance de nous rencontrer au port de Rolle presque en même temps que l'*Helvétie* qui nous transporta à Ouchy.

De là, clopin clopant, nous montâmes à Lausanne prendre une glace qui nous fit grand bien et, enfin, le chemin de fer nous ramena à C., d'où nous étions parties.

Maintenant, un petit conseil aux lecteurs : s'il en est parmi eux aimant le tumulte des foires, qu'ils aillent donc jouir une fois de celle de Gimel, afin d'en donner un compte-rendu qui permettra de se faire une idée des causes produisant une pareille perturbation dans les cerveaux féminins !

